

Sommaire



M. Paul-André Roux, vice-président du Grand Conseil valaisan.



M. Gaston Zen-Ruffinen, directeur de BiP Informatique SA.

Le billet du président	1
Par ricochet... le «Guide» interpellé!	2
Les coquilles	4
Il y a trô de fêtes. Et si on changeait l'ortographe?	6
«Le parler jeune peut être un handicap»	9
Croisade contre les anglicismes... .	13
Cours par correspondance	14
Franglais, quand tu nous tiens!	15
Championnat suisse d'orthographe 2007	17
A la santé du confrère... Proudhon	25
Le langage puritain	28
Les étourneaux de Bourgogne	33
Qu'est-ce à dire?	37
Mots croisés et avez-vous lu le <i>Trait d'Union</i> ?	39
Solution des jeux	40

Le billet du président

Il était une fois un petit homme qui maniait son composteur avec plus ou moins de dextérité. C'était le temps où les imprimeries sentaient encore l'odeur du plomb. Où le correcteur était respecté car garant de la belle orthographe.

Les entreprises avaient pour nom Atar, Kundig, Imprimeries Populaires, Roto-Sadag ou autre Tribune de Lausanne (ce n'était pas encore Edipresse).

Les patrons de l'époque trouvaient que les correcteurs devaient être rémunérés équitablement vu qu'ils étaient les défenseurs de la langue française. Les tierces étaient relues plutôt deux fois qu'une. Le correcteur qui avait suivi le cours par correspondance touchait Fr. 175.– de plus qu'un ouvrier avec formation de base.

Il me souvient que, il y a quelques années, un brave compositeur typographe était allé se plaindre auprès du prote d'un grand quotidien parce que le correcteur avait rougi son épreuve par des signes de correction à n'en plus finir par souci de bien figurer le texte en question. Ce prote lui a alors sèchement répondu que le correcteur était là pour la bienfaisance du travail et qu'en aucun cas il ne fallait omettre une seule de ses corrections.

C'était le bon temps, comme on dit de nos jours !

Allez donc voir maintenant.

Les imprimeries (pas toutes heureusement) trouvent que le correcteur est un

élément inutile qui mange une partie du bénéfice. On le prie de faire vite et de bâcler le travail pour que les journaux terminent à l'heure. Et surtout on restreint leur nombre en leur demandant de ne relire que la titraille. Cela, bien évidemment, ne contribue pas à la fameuse bienfaisance du boulot. Heureusement que l'on trouve des journalistes pour défendre les correcteurs car ceux-ci trouvent qu'ils ne sont pas tous champions en orthographe et que leur job est ailleurs. L'orthographe, c'est l'affaire des correcteurs !

Merci à tous les Arciens qui se sont déplacés à Saint-Pierre-de-Clages ou/et à Chamoson pour donner un coup de main à la Fête du livre pour tenir le stand ou pour corriger la dictée préparée par M. Francis Klotz et sa sympathique équipe. Cette épreuve a réuni une cinquantaine de participants.

Bonne lecture du TU et merci à Joseph Christe et Rémy Bovey, les responsables.

Michel Jaccoud



Il y a trô de fôtes. Et si on changeait l'ortograf?

Les élèves maîtrisent de plus en plus mal la langue française. Pourquoi, et que faire?

Le niveau d'orthographe des écoliers est en baisse par rapport à il y a vingt ans : tel est le constat sans appel que font deux linguistes au terme d'une vaste étude menée en France auprès de quelque trois mille élèves. Que faut-il en penser? Quelles sont les causes de cette dégringolade? La tendance peut-elle encore être inversée? Ou l'avènement d'une société où une bonne orthographe sera l'apanage d'une élite est-il inéluctable?

Les réponses de Danièle Manesse, autrice avec Danièle Cogis de cette étude qui suscite l'émoi outre-Jura. Et ne manquera pas de provoquer de vives discussions chez nous aussi.

– Comment avez-vous fait pour comparer le niveau d'orthographe entre 1873, 1987 et 2005?

– En 1987, nous avons eu la chance de découvrir un corpus de copies d'élèves datant de 1873. Il s'agissait d'une dictée qu'un inspecteur de l'Éducation nationale avait fait passer à l'époque à plus de six mille écoliers. Nous l'avions donc fait repasser à des élèves du même âge cent ans plus tard, en 1987. Et, là, nous avons observé une élévation significative du niveau. Si nous avons reconduit cet exercice en 2005, c'est surtout pour vérifier une observation liée à mon travail de

recherche dans les classes dites difficiles : à savoir que la langue écrite constitue le principal obstacle scolaire pour ces enfants et que le fossé entre ceux qui maîtrisent la norme écrite et les autres va en s'accroissant. Or non seulement l'orthographe fait partie intégrante de cette norme, mais en plus elle se prête bien à la comparaison, car c'est la seule discipline scolaire qui n'ait pas évolué depuis plus de cent ans.

– Les résultats sont-ils catastrophiques?

– Non, ces élèves disposent d'un réel savoir orthographique, contrairement à ce que l'on entend souvent, comme « Ils sont nuls en orthographe » ou « Ils écrivent phonétiquement ». De plus, ce savoir orthographique progresse de classe en classe, à mesure que les enfants avancent dans leur cursus scolaire. Mais le fait est qu'ils en savent moins que les élèves de 1987.

– Vous notez surtout une « baisse significative en orthographe grammaticale ». C'est-à-dire?

– L'orthographe grammaticale résulte de règles relatives à la relation entre les mots. Les erreurs les plus fréquentes portent donc sur le genre et le nombre, les accords et les flexions de verbes. Autant d'éléments que les élèves apprenaient autrefois par le biais d'un entraînement intensif et qu'aujourd'hui, manifestement, ils maîtrisent de moins en moins. Notamment parce que le temps imparti

à cet entraînement a diminué pour laisser la place à d'autres matières. De plus, son côté sec, aride est en contradiction avec l'air du temps et l'enseignement actuel, qui donne la priorité à l'observation et à l'action. Lesquelles, en soi, sont de très bonnes choses. Mais il arrive un moment où il faut mobiliser et stabiliser ces connaissances par l'exercice. Or, là, il y a un déficit.

– Honnêtement, maîtriser parfaitement l'orthographe du français, n'est-ce pas mission impossible ?

– Si, car c'est la plus compliquée du monde, du moins dans la catégorie des langues à écriture alphabétique, et, contrairement à ce qu'affirment ceux qui excellent dans le domaine, elle n'est que partiellement logique. En fait, nous n'avons même pas l'alphabet qu'il nous faut ! Le français a en effet un système vocalique bien particulier, pour lequel l'alphabet latin n'a offert qu'une solution très insatisfaisante. C'est son malheur, mais c'est aussi le reflet de son évolution historique, chaotique et marquée par des réajustements successifs.

» Le problème, c'est qu'aujourd'hui, comme le montrent les résultats de notre étude, la frange de la population d'élèves qui maîtrise l'orthographe est en diminution.

» Ce n'est pas neutre, car notre société accorde une importance croissante

à l'écrit et sanctionne ceux qui font des fautes en leur fermant les portes sur le plan scolaire et professionnel.

– Faut-il donc revenir à plus de « drill orthographique » ?

– Il faut en tout cas dégager dans les programmes du temps pour l'orthographe grammaticale et réhabiliter la notion d'exercice. C'est important surtout pour les élèves des couches sociales défavorisées, qui n'auront pas la possibilité de combler leurs lacunes avec des cours privés.

» Par ailleurs, je pense que nous sommes aujourd'hui à la croisée des chemins face à un choix de société. Nous pouvons considérer la tendance d'une baisse générale de niveau comme inéluctable et partir du principe qu'à l'avenir la pratique d'une bonne orthographe sera réservée à une élite – ce qui n'est en aucun cas notre option. Ou alors nous pouvons proposer que s'engage un débat sur une réforme de l'orthographe, en discutant sereinement des avantages et des inconvénients de telle ou telle simplification (voir encadré).

– Cette proposition risque de provoquer une levée de boucliers...

– En effet, dans les pays francophones, la question de l'orthographe déchaîne les passions : on craint qu'avec une simplification tout parte à vau-l'eau. Mais l'orthographe, ce n'est pas la langue : si elle perd

en complexité, la langue ne s'appauvrira pas. Prenez l'Italie, l'Espagne ou la Russie : dans tous ces pays, on a simplifié l'orthographe au cours du XX^e siècle. Ces communautés linguistiques sont-elles sur le déclin ? Leur production littéraire en a-t-elle souffert ?

» Pour réfléchir à l'orthographe, il faut cesser de la considérer comme un objet de

culte ou de prestige, mais comme un outil devant permettre l'accès à l'écrit, à une norme qu'aujourd'hui, plus que jamais, il est indispensable de maîtriser.

Catherine Riva
Le Matin Dimanche
18 mars 2007

Et si on écrivait agneaus, filosofie et nourriture ?

En matière d'orthographe, toutes les réformes réussies, du XVII^e au XIX^e siècle, avaient en commun de formuler des règles simples et ne souffrant aucune exception, constate André Chervel dans sa postface à l'ouvrage de Danièle Manesse et Danièle Cogis.

Fort de cette constatation, ce linguiste, spécialisé dans l'histoire de l'enseignement du français, fait les trois propositions suivantes pour réformer l'orthographe :

1. Généraliser la marque -s du pluriel pour tous les noms et adjectifs (qui ne se terminent pas en -x ou en -z) : les bijoux > les bijoux, les agneaus > les agneaus. But : contribuer à la régularisation de la pratique des pluriels, empêcher la confusion des verbes et des noms.

2. Supprimer les « lettres grecques », c'est-à-dire supprimer le h chaque fois qu'il est étymologique (rhume > rume, thèse > tèse), remplacer le y par un i (système > sistème, tyran > tiran) et le groupe ph par un f (phénomène > fénomène, philosophie > filosofie).

3. Supprimer toutes les consonnes doubles qui ne fournissent pas d'indication sur la prononciation du mot : comme > come, nourriture > nouriture, alors que terre ou souterrain, par exemple, ne changeraient pas. But : les usagers ne seraient plus tentés de doubler à tort et à travers certaines consonnes.

Croisade contre les anglicismes

Depuis plus de deux ans, l'Association Défense du français traque à la loupe tous les anglicismes qui se fauflent dans notre quotidien.

Leur arme: un colle-note (ou *post-it* en anglais) portant la mention «Pourquoi en anglais???» ou «On vous abrutit en anglais, ça se voit moins...». Leur champ de bataille: la rue, les affiches, les objets promotionnels, les imprimés... partout où les anglicismes fleurissent. Depuis mars 2004, les membres de l'Association Défense du français mènent une lutte contre ce qu'ils appellent «l'anglais de bazar». «On écrit également aux entreprises et aux sociétés. Et ça marche. Auparavant, les bottins étaient connus sous le nom de *Directories*. Pendant plusieurs mois nous nous sommes acharnés à leur renvoyer la couverture demandant la version française. Et nos efforts ont payé. A présent, quand on reçoit le bottin, on peut lire *annuaire téléphonique*, constate Daniel Favre, vice-président de l'association.

Et ses membres comptent d'autres exploits à leur actif. L'an dernier, ils ont obtenu que soit inscrite, sur les affiches *Rail City* de Lausanne, la mention précisant en français *Bienvenue à la gare*. Nouvelle cible de l'association? Les enseignes de confection Vögele qui annoncent les prochaines *sales*, rangeant au placard le

mot *soldes*. «L'argument que l'on entend souvent pour justifier l'utilisation de l'anglais est la nécessité de trouver une langue commune dans un pays quadrilingue. A quoi nous répondons que l'anglais est loin d'être compris de la majorité des Suisses.»

Daniel Favre se défend toutefois de jouer les Don Quichotte, menant un combat chimérique d'arrière-garde: «Nous avons recensé plus de 8000 anglicismes pour lesquels il existe un terme français adéquat. Mais nous ne sommes pas des puristes et des mots comme *week-end* font partie de notre vocabulaire.» Avant de conclure sur un lapsus révélateur: «N'hésitez pas à me laisser un message sur ma *combox!*»

Pauline Renaud

www.defensedufrancais.ch

Paru dans *24 Heures* du 29 mars 2006.

Home page

Il s'agit de la première page d'un site. *Page d'accueil* paraît s'imposer. D'autres synonymes français ont été proposés: *page de départ*, *page d'ouverture*, *page de base*, *enseigne*, *portail*. L'usage est encore très indécis et ces termes peuvent avoir des sens légèrement différents selon les contextes d'utilisation.

Franglais, quand tu nous tiens ! (XV)

« **C**omme les sociétés, et les poissons, les langues pourrissent par la tête. Ce sont les élites technocratiques, et non la rue, qui nous imposent américanimes et néologismes savants. » (Bertrand Poirot-Delpech, cité par *Défense du français* N° 448, janvier 2004)

Traitant des nouveaux visages de l'homme, le magazine *Construire* du 20 janvier 2004 écrivait : « Les barbes et les cheveux servent toujours plus le **look** de la gent masculine. » Quant au *Quotidien jurassien* du 16 janvier 2004, il nous apprenait que le site internet de Jura Tourisme avait été entièrement **relooké**. Auparavant, ce journal avait annoncé le **relookage** du Musée jurassien (numéro du 1^{er} septembre 2003).

Il y a peu d'anglicismes qui ont autant d'équivalents français que le « look ». Qu'on en juge : **aspect, physionomie, apparence, présentation, air, mine, impression générale, allure, profil, genre**. Ce n'est là qu'une partie des vocables cités par Alfred Gilder dans son dictionnaire franglais-français. L'on ne comprend donc pas pourquoi tant de journalistes ne peuvent se passer de « look ».

Quant à « relooker », Gilder fait observer que ce verbe n'existe ni en anglais, ni en américain, ni en français. Il figure cependant dans le *Petit Larousse* et le *Petit Robert* comme mot familier. Quoi qu'il en

soit, il y a lieu de le remplacer par **rajeunir, moderniser, améliorer, rénover, actualiser, mettre au goût du jour**, etc. Ce pseudoanglicisme est parfaitement inutile.

Ce qui est au goût du jour dans le secteur de la librairie, c'est ce que les franglotteurs appellent un **best-seller**. Pourquoi ne pas dire que tel livre est un **succès de librairie, un succès d'édition, un record de vente** ?

Et dans le domaine de la musique, on entend souvent le terme **best-of**, utilisé pour désigner un disque ou une cassette reprenant les chansons à succès d'un chanteur ou les morceaux les plus connus d'un compositeur. Or, nous disposons de jolis mots français pour remplacer cet affreux anglicisme : **choix, sélection, florilège, bouquet, morceaux de choix, meilleurs moments, meilleures chansons, succès, compile**. Devant une telle abondance, on a peine à saisir l'engouement de la presse pour ce vocable étranger.

L'auteur d'une œuvre peut n'avoir pas suivi la filière habituelle. Il s'est fait lui-même, il est l'artisan de sa propre réussite, le fils de ses œuvres. C'est un **autodidacte**. Alfred Gilder cite encore un certain nombre d'équivalents au **self-made man**, qui n'a donc pas de raison d'être. Et pourtant, le *Figaro Magazine* du 10 juillet 2004 l'emploie pour désigner le candidat à la vice-présidence des Etats-Unis : « Le

démocrate John Edwards, 51 ans, est un **self-made man** ! Cette publication parisienne, qui connaît une très large diffusion, utilise hélas ! trop fréquemment des anglicismes (dans le même numéro, on trouve « relooké » et « think-tank »).

Terminons ce papier par un autre anglicisme : « Les spectateurs ont fait aux artistes une **standing ovation**. » Il s'agit,

en français, d'une **acclamation debout**, d'une **ovation debout**, d'une **salve debout**, d'un **triomphe debout**. Seul le snobisme explique donc la préférence donnée à ce terme barbare, puisqu'il ne figure pas dans les dictionnaires.

Etienne Bourgnon
(à suivre)

Arobase

Depuis trois ou quatre ans, on connaît davantage le symbole @ que le mot *arobase* qui lui correspond. Ce symbole a envahi nos écrans et les publicités. Il se trouvait sur nos claviers depuis belle lurette car @ s'appelait *a commercial* et servait lors de la facturation. « 30 livres @ 125 F » indiquait à la fois le nombre de livres et le prix unitaire de la livre.

Comme c'est un caractère très peu employé, il a été choisi comme séparateur entre le nom de l'abonné et le serveur dont il dépend dans les adresses électroniques (les boîtes aux lettres sur l'internet). A lui seul, le symbole @ suffit à identifier, d'un seul coup d'œil, une adresse électronique. Ainsi « Jean.Dupont@marionet.be » est l'adresse électronique de Monsieur Jean Dupont abonné au serveur Marionet en Belgique. Dans cet usage très récent, on l'appellera plutôt *arobase* ou *at* (*commercial*). En Belgique, on entend aussi la forme plaisante *a crolle*, très imagée, mais qui a peu de chance de devenir la norme. On rencontre parfois aussi, dans le même sens, le mot *escargot*.

Arobase s'écrit parfois *arobas* ou *arrobese*. La première graphie semble préférable. L'origine de ce mot, très ancien en français, est obscure. De l'arabe *ar-roub* (le quart) devenu en espagnol *arroba* au XVI^e siècle, il désignait, en Espagne, une mesure de poids (12,780 kg) encore utilisée aujourd'hui pour estimer le poids des taureaux de combat. En français, *arobase* se rencontre aussi sous la forme *arrobe* ou *arobe*.

Le langage puritain

Le français est une langue pauvre. Cette constatation ne surprendra que les Français eux-mêmes, surtout ceux qui ne connaissent pas de langue étrangère. Mais elle est confirmée par les traducteurs dont le français est la langue d'arrivée. Combien de fois doivent-ils recourir à une périphrase acrobatique pour rendre un seul mot de la langue de départ. C'est que le français, par sa structure, ne se prête guère aux constructions inédites. L'anglais, pour commencer, se moque des catégories grammaticales. A-t-on besoin d'un verbe dérivé d'un nom, eh bien, on le crée. Exemple: *ground*, le sol, donne *to ground*. En français, cela se traduit par *interdire à un avion de voler*, soit le maintenir au sol. Il faut six mots au français pour un seul en anglais. Et puis l'anglais a à sa disposition les innombrables particules qui modifient ou complètent les verbes: *to wash*, laver, donne *wash up*, faire la vaisselle, *wash down*, faire descendre la nourriture au moyen d'un grand verre de bière, *wash away*, enlever une tache par rinçage, et ainsi de suite. Toutes formulations brèves qui sont donc en français passibles d'une périphrase. Enfin, l'anglais a cette chance d'avoir une double origine, germanique (par les Saxons puis les Danois) et latine (par les Normands), ce qui lui permet de puiser son vocabulaire dans un poissonneux vivier. Ainsi, le mot français *illisible* a deux traductions: *unreadable*

(orig. germanique) se dit d'un livre qu'on ne peut pas lire parce qu'il est ennuyeux, mal écrit, sans intérêt; et *illegible* (orig. latine), qui se dit d'un texte écrit à la main et griffonné.

Pour l'allemand, c'est encore mieux, on fait n'importe quoi et personne n'y trouve à redire*. Les adjectifs deviennent des noms d'un claquement de doigts, j'ai moi-même inventé un jour dans cette langue qui n'est pas la mienne un adjectif qui n'a créé qu'un instant de surprise mais qui a été accepté *ohne weiteres*! Et l'allemand a ce merveilleux préfixe *un* qui permet toutes les audaces. *Un*, c'est l'inverse, le non-quelque-chose. *Kraut*, c'est l'herbe, la verdure, donc *Unkraut*, c'est tout naturellement la mauvaise herbe. *Mensch* étant l'être humain, *Unmensch* sera le contraire, le monstre. Cette facilité rend l'allemand très parlant, l'image apparaît naturellement. Outre les mots en *un* répertoriés par les dictionnaires, rien ne vous empêche de créer les vôtres, là non plus, on ne vous fera pas de reproches. Les écrivains font ample usage de cette possibilité. Certes, ces

* Exemple: *Vierwaldstätterseesdampfschiffahrtsgesellschaftsverwaltungsratspresidentswitwe*. (Comme disait l'autre, passées les bornes, il n'y a plus de limites.) Je constate avec jubilation que le correcteur de mon ordinateur n'a pas moufté devant ce monstre lexical: K.-O. debout qu'il est, mon correcteur. Ou alors, il est d'accord, ce qui m'étonnerait.

handicaps du français, cette impossibilité structurelle de former des mots à volonté, les Français n'y sont pour rien, ce ne sont pas eux qui ont façonné la langue, elle s'est construite pour ainsi dire toute seule.

Les locuteurs français ne sont cependant pas entièrement innocents de cet état de chose. Il vous est arrivé comme à moi de prononcer un mot et de vous entendre dire qu'il n'existait pas. Je parle ici des francophones en général, surtout des francophones romands, particulièrement pointilleux. Dire qu'un mot n'existe pas alors qu'on vient de lui donner vie en le prononçant est une absurdité. Ce que votre interlocuteur veut dire, c'est qu'il n'est pas dans le dictionnaire. Et c'est là la pierre d'achoppement. Alors que les dictionnaires anglais ou allemands (je parle des langues que je connais bien) sont informatifs, les français sont normatifs, ils sont la loi et les prophètes. A la parution annuelle du *Petit Larousse*, les Français se précipitent pour savoir ce qu'ils ont désormais le droit de dire. Un Anglais ou un Allemand cherche une précision sur le sens d'un mot qu'il emploie déjà. C'est toute la différence. Cela remonte à loin, à l'Académie, fondée au XVII^e siècle par Richelieu. Il s'agissait de fixer le dogme, la pureté. Qui dit pureté dit puritanisme: soit l'adhérence au Livre et à ses commandements. L'homme est ainsi fait qu'il a besoin d'un livre sacré pour être guidé.

Rares sont les récalcitrants. On croit savoir que la Bible, dans bien des milieux, est en perte d'intérêt. Pas le *Petit Larousse*.

Si l'on n'y prend garde, la langue devient une religion, avec ses rites, ses dogmes. Surtout, elle devient contrainte, modèle à suivre. Il est intéressant de constater que lorsqu'un homme politique commet un lapsus ou invente un mot, faute de s'être rappelé le bon, on commence par en faire des gorges chaudes puis on adopte le mot en oubliant l'ancien. Ainsi quand l'ex-président Chirac prononce « abracadabrantescque » parce qu'il voulait dire à la fois « abracadabrant » et « grotesque », on a d'abord ri, puis on a suivi le guide; désormais tout le monde dit « abracadabrantescque ». Lorsque M^{me} Royal dit « bravitude », sans doute parce que « bravoure » ne lui est pas venu à l'esprit ou peut-être parce qu'elle ignore le mot, sait-on jamais, même réaction. On se gausse d'abord puis on invente, par jeu, des mots en « itude » censés faire rire derechef. Mais cela n'est pas enrichir la langue puisque le mot nouveau vient à la place de l'ancien et n'apporte aucune nuance qui le justifierait. Tenez, un autre mot qui a disparu, c'est *défi*. On ne parle plus que de *challenge*, mot qui n'est pas venu en plus mais qui a remplacé l'ancien. Bien des locuteurs français, on peut le parier, ignorent désormais *défi*. Il y a d'ailleurs une raison logique à cela, qui nous ramène à ce qui a été dit plus

haut. Celui qui défie est un *challenger* pour la bonne raison que *défi*eur n'existe pas, pardon, je veux dire qu'il n'est pas dans le dictionnaire. Placé dans la même situation, un Anglais créerait *défi*eur sans hésiter et le dictionnaire de lui emboîter le pas. Les Français crient à l'invasion (mot remplacé de nos jours par *envahissement*, plus long et plus chic, croit-on) par les anglicismes sans se douter qu'il y va de leur faute. Ils n'ont qu'à régulariser les mots-sans-papiers. C'est tout à fait possible et cela est démontré par un mot universel, le *computer*. La firme IBM France avait demandé qu'on trouve un équivalent français à ce mot et quelqu'un a eu l'heureuse inspiration de trouver *ordinateur*, mot qui sonne si juste, si « français », que personne n'a eu envie de l'abréger. Il y a abréviation mais elle est anglaise : PC.

Il suffirait donc de peu de chose pour que le français redevienne la langue vivante et prolifique qu'elle était avec Rabelais ou plus tard avec Ronsard et ses complices de la *Pléiade*. Donc d'avant Richelieu. Et que les Français cessent de nous la jouer nationaliste. Les Anglais, les Allemands, les Russes aussi, ont abondamment puisé dans le thésaurus lexical de leurs voisins sans faire tant d'histoires. On s'étonne d'une part que les Français, si épris de liberté qu'ils en affichent le nom au fronton de leurs mairies, n'aient pas pris celle d'aller chaparder des mots chez les

autres ou, s'ils le font, c'est à contrecœur. D'autre part qu'ils acceptent de passer sous les fourches Caudines d'une académie régenteuse (néologisme maison).

A ce péché de soumission, ils en ajoutent un autre, princier : l'arrogance. C'est Alexandre Guitry, plus connu sous le prénom de Sacha, qui disait que la langue française était si belle qu'il ne voyait pas la nécessité d'en apprendre une autre. On ne saurait être plus limité. C'est que les langues, si on ne s'ouvre pas à leur pluralité, contiennent en germe le communautarisme, si apprécié des rassembleurs aux visées douteuses. Voyez le retour du latin dans l'Eglise catholique, prôné, le bec enfariné, par ce monsieur Benoît. Quant à l'islam, il y a longtemps qu'il a décrété l'arabe langue officielle. Je regardais dans un magazine une petite Turque à Berlin lisant péniblement le Coran dans une langue qui n'est pas la sienne et qui n'est même pas apparentée à l'arabe. Si ça n'est pas du lavage de cerveau (à un très jeune âge !) il faudra qu'on m'explique.

On voit bien où le catholicisme et l'islam veulent en venir : à une mise au pas, le mot a un relent militaire, ce que les nazis avaient érigé en système sous le nom de *Gleichschaltung*, tout le monde dans un même moule. Et les nazis eux aussi utilisaient la langue pour arriver à cette fin. Il s'agissait de créer une langue unique faite de néologismes directifs qui indiquait aux

Allemands ce qu'ils devaient penser et par quels mots ils devaient l'exprimer, à l'exclusion de tous les autres. Richelieu avait déjà expérimenté la méthode en codifiant la langue pour museler une aristocratie qui avait tendance à être turbulente.

Le latin à la messe n'a pas d'autre but. Une langue unique, religieusement universelle, et qui, si ça se trouve, ne sera comprise que de quelques-uns, voilà qui garantit l'Eglise contre les excès de ceux qui s'obstinent à contester bêtement son autorité. *Vaya con Dios* est du langage vulgaire que chacun peut comprendre et employer. Tandis que *Domínus vobiscum* qui est dit par le prêtre a un petit air magique sans lequel il n'y a pas de bonne crédulité.

L'islam suit une voie exactement parallèle. Arabe obligatoire pour les Indonésiens et les Soudanais et pour tout le monde. On donne pour cela une raison spécieuse : le Coran ayant été dicté par un secrétaire d'Allah, un nommé Gabriel, il n'est pas question d'abord d'y changer une virgule et encore moins de le traduire. Mais la vraie motivation est la même que celle de l'Eglise, il s'agit d'embrigader et la langue imposée joue le rôle de l'uniforme dans une armée. Le Coran est le livre de toute une frange de la planète où l'analphabétisme est roi. Il n'est donc pas exactement lu mais psalmodié, ce qui est le meilleur moyen de faire du « croyant » quelqu'un

dont la foi ne s'embarrasse pas trop de réflexion. Ce qui est souhaitable. En outre, le Coran tel qu'il nous est présenté par les musulmans constitue une petite tricherie. Ce livre ne saurait être, comme on veut le faire croire, à nous et surtout aux croyants, moins regardants, le message authentique d'Allah. Mahomet, étant illettré, ne saurait l'avoir écrit. On peut d'ailleurs se demander pourquoi le Tout-Puissant et donc le Tout-Sachant a choisi cet homme fruste, brutal, aux mœurs sexuellement discutables pour faire passer son important message quand il devait y avoir dans le monde arabe d'alors (puisque c'est là qu'il avait choisi d'agir) des hommes cultivés et sachant écrire qui auraient pu prendre sous dictée le calamus à la main.

Tout cela me paraît louche. Le Coran est donc d'abord oral et transcrit sur les objets les plus divers, faute de papier. Ce n'est que bien plus tard que des savants arabes ont mis au point une version canoniquement acceptable. De plusieurs versions possibles, ils en ont choisi une, détruisant les autres. Ils ont fait ce que l'Eglise a fait au concile de Trente en triant les nombreux évangiles. N'en déplaît donc aux musulmans pur sucre, tenants de la pureté de leur sacré livre, il s'agit bel et bien d'une construction artificielle qui a été décrétée artificiellement, frauduleusement, comme la bonne. On est en plein puritanisme mais pas dans la

pureté. Le puritanisme, c'est vouloir adhérer à un texte de façon littérale. La pureté serait de demander à ce texte son authenticité. On est loin du compte, tant en ce qui concerne les acrobaties tridentines que les collationnements des savants musulmans confrontés à des tessons de poteries et des peaux de bêtes séchées sur lesquels se seraient trouvées les paroles du Prophète. Les uns et les autres ont en fait un texte standard soit pour l'arabe dans la langue écrite qui n'a rien à voir avec les nombreux dialectes qu'on parle de Marrakech à Bagdad. Pour la Bible, un latin qu'on ne parle plus depuis longtemps et qu'on n'écrit plus depuis l'ordonnance de Villers-Cotterêts.

On peut avoir sur une *lingua franca* universelle deux attitudes. Celle qui consiste à dire qu'une langue unique servirait à la compréhension entre les peuples et que la diversité des langues voulue par Dieu (il faut toujours qu'il soit partout, Celui-là) a été une malédiction pour nous punir de notre arrogance. L'autre attitude consisterait à considérer les langues comme un enrichissement, une source, paradoxalement, de tolérance à l'égard du voisin qui ne parle pas comme nous. On se dit « mais

c'est vrai, il est comme nous mais il ne parle pas comme nous, il pense différemment, et si par hasard sa façon d'appréhender les choses n'était pas aussi intéressante ». On sort dès lors du puritanisme. Le tabou d'une langue n'est pas celui d'une autre. Dans certaines provinces du Japon, on fait des processions de phallus et on peut imaginer que le mot désignant la chose est employé sans précaution oratoire. Avec juste peut-être le sourire hésitant de charmantes mousmés, des adolescentes qui doivent de toute façon savoir de quoi ça parle.

Il faut donc considérer le mythe de Babel comme un apport positif à nos civilisations. Bien interprété, il empêche les communautarismes « absolus » tels que les souhaitent les papes et les ayatollahs et qui sont le contraire de la liberté. Si on voulait une conclusion, je paraphraserais cette inscription qu'on trouve dans l'escalier de la Bibliothèque universitaire de Genève : *timeo hominem unius libri*, que j'ai toujours faite mienne, et qui devient *timeo hominem unius linguae*. Vale, benoît lecteur, *ite missa est*.

André Thomann

Le Libre Penseur, N° 133

Nous avons oublié d'indiquer que l'article «Le français, les fautes et le contact humain» de Pascal Fauchère, pages 20-21 du TU de juin 2007, a été repris du *Journal de Sierre* du 4 mai 2007 dont Pascal Fauchère est précisément le rédacteur en chef.

Qu'est-ce à dire?

Erreurs et création

Pour parler d'une crèche de Noël (oui, je sais, ce n'est pas précisément un sujet de saison!), un journaliste évoquait « ce repère de l'enfant Jésus ». Non! Il y a là double erreur. En effet, d'une part le mot « repère » n'a pas sa place ici, car c'est évidemment à un *repaire*, avec **ai**, qu'on voulait faire allusion, puisque le premier de ces deux noms – qu'on peut rapprocher de la locution « point de repère » et du verbe « repérer » – désigne la marque ou la chose qui permet de s'y retrouver. D'autre part, le mot « repaire », même correctement orthographié, ne convient guère dans ce contexte, puisqu'il s'applique soit à un lieu où se retirent les bêtes sauvages, soit à un refuge de malfaiteurs ou d'individus dangereux!

Je viens d'apprendre que l'Académie, pour remplacer le fameux mot anglais *e-mail* (ou *mail* tout court), qui, on le sait, désigne un message transmis par internet, propose le mot *mél*. Cette tentative est certes louable, mais ce choix ne paraît guère heureux. En effet, alors qu'il existe quelque 400 mots français terminés par *-el*, cet accent aigu sur le *e* ferait de « *mél* » l'unique mot de notre langue se terminant par *-él*! D'autre part et surtout, la contraction des deux mots *courrier* et *électronique* a permis la création (québécoise!) du joli mot « courriel » qui, déjà largement utilisé,

trouve tout naturellement sa place dans la famille de mots comme *logiciel* ou *didacticiel*.

Peu m'importe

On a pu lire l'autre jour dans le courrier des lecteurs la phrase suivante, dont les derniers mots retiendront notre attention: « Je vais encourir la dérision de la plupart de nos élus, mais *peu m'en chaut* » (c'est-à-dire « peu m'importe »).

Curieux verbe que ce verbe *chaloir*. D'un usage très courant il y a quelques siècles, il a aujourd'hui pratiquement disparu, ne laissant que quelques modestes vestiges, et d'abord cette 3^e personne du singulier du présent (« chaut »), forme rare et archaïque qui ne s'est maintenue que dans la formule citée plus haut. Il y a ensuite le participe présent *chalant* qu'on reconnaît dans l'adjectif « nonchalant » et qui nous a fourni, après substitution d'un « d » au « t » final, le substantif *chaland*.

Mais voyons en quoi consiste la parenté de sens (pas évidente!) qui lie ces mots de la même famille. Le verbe « chaloir », qui vient du latin, a la même origine que le mot « chaleur ». Il signifiait primitivement « avoir chaud » et, au sens figuré, « s'échauffer » ou « s'enthousiasmer » (pour une cause ou une personne). Le sens s'est affaibli et, avant d'en arriver au sens actuel, « chaloir » voulait dire « s'inquiéter » ou simplement « s'intéresser ». Était

donc réputé « non-chalant » celui qui ne s'intéressait à rien. Quant au substantif « chaland », il désignait initialement celui qui manifestait de l'intérêt (pour qqn ou qqch.), mais ne garda finalement que le sens limité de « client régulier d'un commerce ». « Bien *achalandé* » ne devrait donc s'employer que pour désigner un magasin qui attire une vaste clientèle, et non, comme on l'entend si souvent, celui qui dispose d'un grand choix de marchandises.

Mea culpa

En dépit d'une relecture attentive, une faute d'orthographe a récemment échappé à notre vigilance, entachant fâcheusement le titre d'une de nos dernières chroniques. Voilà qui nous fournit l'occasion toute trouvée de traiter la question relative à l'orthographe des mots en *-eu*, avec ou sans « *x* » final.

Si on les passe en revue (et dans ce genre de recherche, c'est un dictionnaire

des rimes qui se révélera l'auxiliaire le plus précieux), on constate avec satisfaction que, pour éviter l'erreur toujours possible, il suffit d'appliquer la règle suivante : au *singulier*, les *noms* sont en *-eu* (jeu, neveu, aveu, essieu, vœu, cheveu, pneu, etc.), alors que les très nombreux *adjectifs* sont en *-eux*, à l'exception toutefois de « bleu » et d'« hébreu » (la voilà, la faute évoquée plus haut !). Au pluriel, aucun problème : si l'on excepte un seul nom (pneu) et un seul adjectif (bleu), qui tiennent à se singulariser en prenant un *-s*, tous les autres mots se terminent par *-eux*.

Une remarque complémentaire nous paraît nécessaire pour prévenir le reproche d'avoir par trop simplifié ou schématisé les choses. S'il peut arriver, c'est vrai, qu'un nom exige un « *x* » final au singulier, cela ne constitue *pas* une exception à la règle. Il s'agit tout bonnement d'un adjectif employé comme nom : un religieux, un morveux, un creux ou un amoureux.

Daniel Burnand